

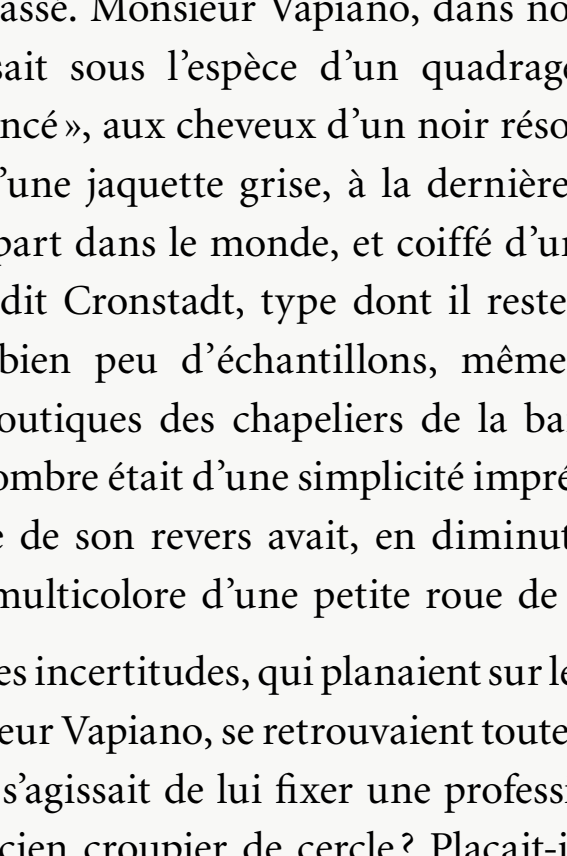
Le Coup de Cyrano

nouvelle



Vertiges
#AN VIVES COLLETTE ÉDITEUR

Percy Anderson, *Le comédien Benoît-Constant Coquelin dans le costume de Cyrano*, dessin pour le Costume Fanciful, Historical and Theatrical, 1906.



Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), portrait de Tristan Bernard (1866-1947).

MONSIEUR VAPIANO APPARTENAIT à un pays balkanique... ou plus oriental encore... Les documents là-dessus étaient vagues. On admettait dans son entourage qu'il se rattachait à la race blanche, bien qu'il eût le cuir bronzé à souhait et le fond des yeux d'un joli jaune.

On pouvait évoquer, dans la région indéterminée où s'écoula son enfance, une vision d'un gentil petit gars, vêtu joliment d'un costume national un peu vague. Mais depuis cette lointaine époque, des ans avaient passé. Monsieur Vapiano, dans sa jeunesse, apparaissait sous l'espèce d'un quadragénaire un peu « avancé », aux cheveux d'un noir résolu. Il était habillé d'une jaquette grise, à la dernière mode de quelque part dans le monde, et coiffé d'un chapeau marron, dit Cronstadt, type dont il reste à l'heure actuelle bien peu d'échantillons, même dans les arrière-boutiques des chapeliers de la banlieue. Sa cravate sombre était d'une simplicité imprévue, mais la rosette de son revers avait, en diminutif, tout le charme multicolore d'une petite roue de Zanzibar.

Les mêmes incertitudes, qui planaient sur les origines de monsieur Vapiano, se retrouvaient toutes en foule, dès qu'il s'agissait de lui fixer une profession. Était-ce un ancien croupier de table? Plaçait-il des vins exotiques? Vivait-il tout simplement de ses rentes, ainsi que son oisiveté dans les jardins publics pouvait le laisser croire?

Il était, en tous cas, très connu des gardiens, et même, au début de ce récit, il se trouvait en conversation suivie avec un de ces fonctionnaires en uniforme, qui l'écoutait avec déférence.

Après un instant d'entretien, le garde eut un geste d'intelligence, s'éloigna quelques instants, et revint porteur d'un écriteau sur lequel on lisait ces mots : **PRENEZ GARDE À LA PEINTURE**. Puis il alla poser cet écriteau sur un banc non occupé.

— Voilà, dit-il à monsieur Vapiano, votre banc retenu.

Monsieur Vapiano remercia le garde et lui octroya un très long cigare, dont un fumeur myope, n'eût pas aperçu le bout. Le garde se mit à fumer ce cigare honorifique avec plus d'orgueil, semblait-il, que de plaisir.

Puis monsieur Vapiano s'absorba dans ses réflexions et médita les conséquences du plan qu'il avait conçu... Il est temps de révéler la raison mystérieuse pour laquelle, à ce moment précis de la journée, monsieur Vapiano se rendait dans ce parc, que traversaient de vieux promeneurs fatigués, ou jouaient des enfants criards et où essaïmaient – détail plus intéressant – des groupes turbulents de midinettes... Monsieur Vapiano avait distingué, avec un goût très sûr, la plus jolie de parmi elles, et se proposait tout bonnement d'en être aimé.

Il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Il se croyait beau et séduisant. Mais de nombreuses expériences et, disons-le, plusieurs rebuffades avaient prouvé à monsieur Vapiano que son genre de beauté, apprécié sans doute en d'autres climats, n'avait pas sur l'âme capricieuse des jeunes Parisiennes un empire certain et décisif. Aussi lui sembla-t-il sage de ne pas compter uniquement, pour les séduire, sur ses charmes naturels, et d'avoir recours à d'autres moyens. Il se décida à mettre en usage, avec le plus d'ingéniosité possible, les roueries que nous ont apprises l'histoire et la légende.

Monsieur Vapiano ne connaissait pas assez notre théâtre classique pour mettre à contribution l'ancien répertoire, mais, depuis qu'il habitait Paris, il allait souvent au spectacle. Il avait vu les pièces soumises à sa critique et qu'il jugeait avec une sévère incompréhension, deux ou trois seulement lui avaient plu, et surtout *Cyrano de Bergerac*.

... Il n'est pas possible de savoir ce que pensait, au point de vue littéraire, monsieur Vapiano du chef-d'œuvre de Rostand, mais il en avait gardé une leçon, qui, d'ailleurs, n'était peut-être pas conforme à celle que voulait donner l'auteur.

Monsieur Vapiano s'était dit : « Évidemment, je ne suis pas, moi, un homme laid comme le fut Cyrano. Mais le fait brutal est que mon charme physique n'agit pas sur les jeunes filles d'ici. Ayons recours au charme intellectuel, comme faisait le Gascon, et choisissons un Christian de Neuville, qui profitera, comme dans la pièce, de l'éloquence de Cyrano. Je vais me procurer un porte-parole qui soit jeune, qui soit beau ou, pour parler plus exactement, qui soit au goût des jeunes femmes de Paris. Je lui dicterai des lettres qu'il remettra à sa jeune amie, comme émanant de lui... Et, quand elle sera conquise par mon lyrisme, joint aux qualités physiques de son jeune amoureux, c'est à ce moment que je m'écarterai de l'exemple illustre de cette poire de Cyrano. J'irai simplement trouver la jeune personne et je lui dirai ceci : Cette éloquence qui vous a conquise, mademoiselle, ce n'est pas celle de votre amoureux. Les lettres que vous avez reçues et qui vous ont enflammées, c'est moi, c'est moi seul qui en suis l'auteur... »

Tels étaient, non point en ces termes précis, mais du moins en leur essence, les réflexions de monsieur Vapiano.

Ce matin même, il avait donné rendez-vous dans le jardin public au jeune garçon qu'il avait choisi pour jouer auprès de l'aimable modiste le rôle de Christian de Neuville. C'était un petit encadreur de dix-neuf ans, employé chez un peintre.

Monsieur Vapiano lui expliqua ce qu'il attendait de lui : il s'agissait tout simplement de tomber amoureux de cette modiste, comme Ruy Blas de la reine d'Espagne, et de recopier pour elle les lettres qu'écrirait, en un style imagé, le poétique homme mûr.

Le petit encadreur, dont le cœur disponible cherchait précisément un emploi, ne fit aucune difficulté pour accepter les propositions de monsieur Vapiano, d'autant que celui-ci ne lui dévoilait, en somme, qu'une partie de ses plans. Cet encadreur naïf ne soupçonnait aucune perfidie. Il se figura que si monsieur Vapiano n'agissait que par une sympathie attendrie pour des amours juvéniles. Monsieur Vapiano ne lui disait pas qu'après l'avoir aidé dans son aventure sentimentale, il se proposait de le desservir brusquement.

Les deux complices s'éloignèrent et allèrent se poster dans une petite avenue détournée du parc. C'était l'heure où les modistes allaient passer...

Elles arrivèrent à deux seulement ce jour-là. Mais l'une était précisée la gentille Mariette, qu'avait distingué l'œil expert de monsieur Vapiano. Il la montra au jeune encadreur, qui en tomba immédiatement amoureux. Il devint tout pâle selon le rite, et se sentit envahi par une atroce timidité. C'est à ce moment qu'il apprécia l'avantage d'avoir à ses côtés un soutien expérimenté, comme était monsieur Vapiano.

Il fut décidé que le jour même une lettre brûlante serait envoyée à Mariette, pour lui fixer un rendez-vous tout prochain, à la fin de l'après-midi, car ces midinettes traversaient le jardin plusieurs fois par jour et s'y attardaient plus volontiers au crépuscule, avec leurs grands cartons immenses et légers, remplis de fleurs artificielles, de corsages de bal et autres commandes pressées, de des clientes, mourantes d'impatience, attendaient pour aller dîner en ville.

Adalbert – le jeune encadreur – avait fait un saut à l'heure du déjeuner jusqu'à la rue de la Paix, et déposé la lettre chez le concierge du grand couturier à l'adresse de la jeune midinette, dont le rusé Vapiano s'était déjà procuré le nom.

Quand l'heure du rendez-vous sonna, Adalbert, pour fuir avant la fermeture la boutique de l'encadreur, prétextait une course à faire chez monsieur Vapiano, qui était un client de la maison.

Puis il se rendit au point où il devait trouver Mariette sur un banc « fraîchement peint », que le garde réservait pour monsieur Vapiano. Il n'y avait qu'à retourner l'écriteau et à s'asseoir tranquillement.

Adalbert plut à Mariette. Mariette plut à Adalbert. Ils se retrouvèrent le lendemain, puis le surlendemain, puis plusieurs fois par jour. Le dimanche, ils allaient à la campagne.

Chaque jour, en arrivant, Adalbert remettait à Mariette une lettre de huit pages, copiée soigneusement sur le brouillon de monsieur Vapiano. Il peignait sa passion dans un style extraordinaire et les métaphores de tous les pays y défilaient comme dans une revue paradoxale de troupes alliées, neutres, et même ennemies.

La petite midinette baisait cette lettre avec émotion et la mettait dans son corsage, et, chaque fois qu'elle revoyait Adalbert, elle lui disait timidement toute la joie qu'elle avait à lire les pages enflammées.

Le jeune encadreur était heureux. Il ne se doutait pas de ce qui le menaçait. Il l'apprit un jour indirectement, par une petite amie de Mariette, devant qui monsieur Vapiano s'était laissé aller à dévoiler son plan infâme. Cette petite amie, un matin, vint avertir Adalbert que, le jour même, monsieur Vapiano cherchait à rencontrer Mariette, pour se démasquer et se proclamer le véritable auteur des lettres qu'elle lisait chaque jour avec tant de ferveur...

Adalbert fut affolé...

Non seulement il perdrait, aux yeux de son amie, le prestige dont l'avait embellie la poésie de monsieur Vapiano, mais il paraîtrait à ses yeux comme un menteur, un usurpateur, un voleur... Son imagination affolée exagérait les injures...

... Non, cette révélation ne devait pas se produire ! Il fallait à tout prix empêcher monsieur Vapiano de se rencontrer avec Mariette...

Adalbert pensa un instant à s'enfuir de Paris avec sa bonne amie. Mais la paie, hélas ! ne se faisait que le lendemain et ils possédaient à eux deux quatorze francs... Désespéré, il se résigna à laisser les choses suivre leur cours.

Il devait retrouver Mariette le soir à six heures. Il pensa un moment à ne pas venir au rendez-vous, mais il n'en eut pas le courage.

C'était la rupture... Il voulait revoir une dernière fois sa belle amie... Il se rendit tristement au parc, à l'heure fixée, emportant sous le bras, pour un vieux client, combattant de 1870, une reproduction du célèbre tableau, où Adolphe Thiers est salué par l'Assemblée frémissante comme le libérateur du territoire.

Adalbert aperçut Mariette assise sur le banc. Le visage de la petite amie exprimait une joie tranquille. Peut-être n'avait-elle pas revu monsieur Vapiano... Cette idée remplit Adalbert à la fois d'espoir et de désespoir ; car, si elle ne l'avait pas vu ce jour-là, elle le verrait le lendemain et ce n'était pour lui qu'un sursis, qu'une prolongation de ses angoisses. Il préférait que tout fût fini tout de suite...

— Ah bien ! dit Mariette, ce que j'ai ri aujourd'hui !

Quelle histoire allait-elle lui raconter ? Il n'avait aucun goût à ce moment pour les histoires amusantes...

— J'ai vu, ajouta-t-elle, monsieur Vapiano. Il la regarda...

— Il m'en a dit de belles ! Il paraît que les lettres que tu me remets chaque jour n'étaient pas de toi et qu'il les avait écrites... Ah ! mon chéri, ce que j'ai été contente quand il m'a dit cela ! Car je puis bien te le dire maintenant, tu ne peux pas t'imaginer à quel point ces lettres m'ennuyaient ! C'était une corvée abominable de les lire ! Parce qu'elles venaient de toi, je me figurais qu'elles étaient bien... Ah ! que je suis contente ! Mon petit, maintenant tu ne m'en enverras plus !

Adalbert ne croyait pas à son bonheur... Tous deux s'en allèrent ensemble. Ils eurent la satisfaction d'apercevoir à cent pas d'eux monsieur Vapiano furieux. Il s'était assis comme d'ordinaire, et nonobstant l'écriteau, sur un banc fraîchement peint, qui était véritablement peint de frais, de sorte que sa redingote beige était zébrée de belles rayures vertes.

— La première fois, dit-il au garde, que vous mettez **PRENEZ GARDE À LA PEINTURE** sur un banc où il y a de la peinture, vous aurez affaire à moi !